

La religion de l'écologie Le Québec aussi la laïcise

Laurent Laplante

Number 54, December 1993, January–February 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19540ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laplante, L. (1993). La religion de l'écologie : le Québec aussi laïcise. *Nuit blanche*, (54), 68–69.

La religion de l'écologie

Le Québec aussi la laïcise

Ou bien la foi aveugle ou bien le nez en l'air et le rejet total. Ou bien on se satisfait de l'affirmation proférée par un quelconque grand initié, ou bien on qualifie d'avance de fausseté tout ce qui s'apparente à l'ancien credo. Pas de milieu. Pas plus en matière d'environnement, défi moderne par excellence, que face aux religions ou aux modes des époques révolues. Plus on a apprécié que le pendule monte haut, plus on aime qu'il atteigne le sommet opposé. Après un engouement pour le vert, voici donc que les dogmes environnementaux subissent de vigoureux assauts. Au Québec comme ailleurs? C'est à voir.

La foi environnementale ne remonte pourtant pas loin. Pendant des siècles, en effet, nous avons pillé la planète sans vraiment nous interroger sur sa capacité de renouvellement. Jusqu'au jour où, parce que les forêts à brader devenaient rares ou parce que les pays exportateurs de pétrole éprouvaient le goût de se conduire en propriétaires de leurs ressources nationales, ce que nous avions rangé dans la colonne des *inépuisables* s'est déplacé vers celles des *rares* et des *limités*. Certains, peu nombreux, avaient vu clair avant les autres; la plupart ont attendu la crise pour modifier leur perception de l'environnement. Chose certaine, tous se sont inquiétés.

D'abord les gens, puis le pouvoir

À peine l'environnement était-il devenu une valeur menacée que s'est enclenchée la croisade pour sa défense. Et qu'on vilipende quiconque laisse couler l'eau pendant qu'il se brosse les dents. Et qu'on culpabilise l'automobiliste. Et qu'on aille prestement porter à l'emplacement idoine les petites piles de papier journal bien ligotées par une ficelle biodégradable. Efforts négligeables et stériles? Pas du tout, car de leur accumulation est née une pression telle que les gouvernements et l'industrie ont mis en œuvre, ce qu'eux seuls pouvaient faire, l'artillerie lourde. L'automobile est devenue moins pol-

luante, des congrès de scientifiques se sont penchés sur l'effet de serre, des pesticides et herbicides ont tout à coup perdu une *citoyenneté* qu'on leur avait accordée autrefois.

Fort bien, sauf qu'on a alors entendu ronronner la machine-à-récupérer-les-bons-sentiments. De puissants groupes de pression ont embouché la trompette environnementale pour condamner, qui l'amiante sous toutes ses formes, qui le chauffage non basé sur l'électricité, qui l'hydroélectricité, qui la fluoruration de l'eau... Et chaque groupe de conscrire sous son drapeau les Ph. D. et spécialistes de tous poils et de brandir contre les contradicteurs la matraque de l'affirmation scientifique.

Pauvre public! Pauvres médias! Qui doivent-ils croire? Comment trouveront-ils l'équilibre entre le cynisme et la naïveté?

Le pendule hésite et bouge

C'est là que nous en sommes, à ce stade où diverses thèses se disputent l'opinion publique, où la religion environnementale doit se développer une apologétique sous peine de passer au second plan dans les préoccupations populaires. L'heure des preuves est arrivée.

Alerte et excessif, le tout dernier ouvrage d'Anita Gordon et de David Suzuki¹, qui porte en anglais le titre apocalyptique de *It's a Matter of Sur-*



vival, continue à tirer à coups redoublés sur la sonnette d'alarme. On confie même la plume à des scientifiques vivant (?) en l'an 2040 et donc aptes (?) à nous décrire par le menu ce qui sera survenu dans 50 ans. La nourriture fait défaut, les plaines de l'Ouest canadien ne sont plus que poussière, maladies, famines, sécheresses, inondations sont le lot quotidien d'une humanité affolée... «Est-ce là, font semblant de se demander les auteurs, une vision apocalyptique de science-fiction? Non. C'est un monde qui existe, non pas dans l'imagination, mais dans les données informatiques qui servent à formuler les modèles climatiques...»

«Du calme!», semble répondre Yves Lenoir². Oui, la réalité scientifique de l'effet de serre est indéniable, mais, ajoute-t-il, «il n'est en revanche pas possible de la quantifier, d'autant moins qu'aucune des évolutions récentes des climats terrestres n'a pu être indubitablement imputée aux changements de la composition de l'atmosphère survenus au cours des cent cinquante dernières années». Du coup, voilà que la diabolique voiture, responsable des émissions de gaz à effet de serre, reconquiert sa virginité. Du coup, la mobilisation se fait à partir du

Le pendule cherche le centre...

Avec Murray Bookchin⁴, on s'éloigne des extrêmes ou du moins de ceux-là. On ignore le Gulf Stream et on rassérène l'individu. En revanche, on braque les projecteurs sur le capitalisme, responsable à la fois des sévices de l'homme aux dépens de l'homme et d'une dangereuse surexploitation de la nature. «Quel que puisse être, écrit Bookchin, le destin du capitalisme en tant que système économique ayant des limites internes, nous pouvons maintenant hautement affirmer qu'il a des limites *externes*, celles de l'écologie.» Que faire de ce système? Très simple. «La seule solution qui existe, c'est de le détruire, car il incarne tous les maux — des valeurs patriarcales à l'exploitation de classe, de l'étatisme à l'avarice, en passant par le militarisme et, aujourd'hui, la croissance pour la croissance — qui ont affligé la civilisation et entaché ses plus grandes réalisations.» Le pendule, on le voit, a quitté les extrêmes classiques, mais son mouvement ne manque pas encore d'amplitude.

*La Terre outragée*⁵ tempère les ardeurs d'un peu tout le monde. En regroupant une large gamme d'observations et de réflexions, ce collectif constate que la préoccupation environnementale ne se loge parmi les priorités concrètes des sociétés que si, «de l'univers rationnel de la gestion du quotidien», on passe «à celui, irrationnel, de l'angoisse de mort». Faire peur serait efficace. Si l'expression utilisée dans les sondages est celle de «problèmes importants», l'environnement, docile, se propulse en tête des problèmes. À chacun de juger si ceux qui évoquent toujours l'apocalypse le font par conviction ou par connaissance de ces sondages...

Et le Québec?

Dans cette évolution vers ce qu'un Couperin moderne appellerait «un pendule bien tempéré», où en est le Québec? À une place fort honorable. Certes, nous savons nous aussi imiter Jérémie et prédire pour bientôt la fin du monde (à moins, bien sûr, que les pêcheurs ne s'amendent!). Un livre au titre net, *Les quatre cavaliers de l'Apocalypse*⁶, incarne cette tendance. En revanche, le Québec aura eu la lucidité de traduire, avant même que la France le fasse, le fameux rapport Brundtland⁷ et de familiariser ainsi le public québécois avec la notion du *sustainable development*. Ce n'est pas un mince mérite.

Avec l'ouvrage *Entre l'arbre et l'auto*⁸, le Québec va plus loin. Les généralisations émotives et idéologiques effectuent un nouveau repli, tandis que la raison critique progresse encore d'un cran. Au lieu, en effet, de suivre servilement ceux qui imputent encore aux précipitations acides tous les dépérissements des érablières, Gilles Parent nuance, invite d'autres suspects à la barre, répartit les blâmes. Que penser de la forêt québécoise? Même attitude. «Dès le départ, écrit Gilles Parent, il faut préciser qu'elle n'est pas à l'agonie comme ont voulu le faire croire un petit groupe d'écologistes. N'empêche que certaines entreprises forestières ont causé des torts sérieux en effectuant des coupes inappropriées [...]» Inappropriées, est-ce, comme beaucoup le pensent, un synonyme de «coupe à blanc»? Réponse de l'auteur: «[...] la question n'est plus de savoir dans quel contexte il faut l'utiliser». Et l'effet de serre? La réponse de Gilles Parent rejoint la prudence d'Yves Lenoir: «À surveiller particulièrement dans le cas de recherches scientifiques: les études portant sur l'influence des océans sur les variations climatiques».

On le voit, le pendule se calme, l'environnement s'évalue sans hystérie, la culpabilisation va se rhabiller, l'esprit critique se substitue à la foi du charbonnier, l'être humain peut commencer à poser les gestes compensateurs qui relèvent de l'être humain... La foi environnementale apprend à coexister avec de sympathiques athées.

par Laurent Laplante



problème à résoudre, non à partir de cette culpabilité qu'on nous collait à la peau. Yves Lenoir, notons-le bien, ne nie pas l'effet de serre; il s'oppose, d'une part, à ce qu'on attribue tous les maux au gaz carbonique et, d'autre part, à ce qu'on oublie d'interroger le Gulf Stream sur son rôle dans l'effet de serre. C'est pourtant le Gulf Stream, non l'automobile ou les aérosols, qui est coupable: «[...] les changements ont été impulsés par de brusques transitions dans la circulation océanique qui ont modifié le cycle du gaz carbonique». Yves Lenoir ne rassure pas; il déculpabilise. C'est presque mieux!

Entre ces deux positions extrêmes s'inscrivent, comme sur un continuum, des œuvres plus ou moins scientifiques et plus ou moins nuancées. *L'état de l'environnement dans le monde*³ fait la part belle, en autant que le profane puisse en juger, aux propos dictés par un sentiment d'urgence. La quatrième de couverture donne le ton: «Les hommes mettent la planète en danger... Un inventaire des outrages, des risques et des responsabilités...». Autant de perspectives qui, malgré les nuances, maintiennent l'accent sur les aveuglements de l'homme.

1. *En route vers l'en 2040, Un portrait saisissant de l'état actuel de notre planète et des illusions qui menacent notre avenir*, par Anita Gordon et David Suzuki, trad. de l'anglais par Françoise Forest, Libre Expression, 1993, 310 p.; 21,95 \$.

2. *La vérité sur l'effet de serre, Le dossier d'une manipulation planétaire*, par Yves Lenoir, La Découverte, 1992, 173 p.; 27,95 \$.

3. *L'état de l'environnement dans le monde*, sous la dir. de Michel et Calliope Beaud et de Mohamed Larbi Bouguerra, La Découverte, 1993, 438 p.; 39,95 \$.

4. *Une société à refaire*, par Murray Bookchin, trad. de l'américain par Catherine Barret, 1993, 300 p.; 19,95 \$.

5. *La Terre outragée, Les experts sont formels!*, sous la dir. de Jacques Theys et Bernard Kalaora, Série «Sciences en société n° 1», Autrement, 1992, 272 p.; 32,95 \$.

6. *Les quatre cavaliers de l'Apocalypse, L'environnement en péril*, par Andréanne Foucault, VLB, 1993, 164 p.; 16,95 \$.

7. *Notre avenir à tous*, [épuisé] par la Commission mondiale sur l'environnement et le développement, du Fleuve / Les Publications du Québec, 1988, 458 p.; 19,95 \$.

8. *Entre l'arbre et l'auto, Dix ans de précipitations acides*, par Gilles Parent, MultiMondes, 1993, 230 p.; 24,95 \$.